

PUTAIN

NELLY ARCAN

PUTAIN

récit

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

L'ÉDITION DE CET OUVRAGE A ÉTÉ ASSURÉE
PAR FRANÇOISE BLAISE.

ISBN : 2-02-050041-8

© Éditions du Seuil, septembre 2001

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Je n'ai pas l'habitude de m'adresser aux autres lorsque je parle, voilà pourquoi il n'y a rien qui puisse m'arrêter, d'ailleurs que puis-je vous dire sans vous affoler, que je suis née dans un village de campagne à la lisière du Maine, que j'ai reçu une éducation religieuse, que mes professeurs étaient toutes religieuses, des femmes sèches et exaltées devant le sacrifice qu'elles faisaient de leur vie, des femmes que je devais appeler mères et qui portaient un faux nom qu'elles devaient d'abord se choisir, sœur Jeanne pour Julie et sœur Anne pour Andrée, des sœurs-mères qui m'ont enseigné l'impuissance des parents à nommer leurs enfants, à les définir adéquatement auprès de Dieu, et que voudriez-vous savoir de plus, que j'étais somme toute normale, plutôt douée pour les études, que dans cette campagne de fervents catholiques où j'ai grandi on renvoie les schizophrènes aux prêtres pour qu'on les soigne par exorcismes, que la vie y est très belle lorsqu'on se contente de peu, lorsqu'on a la foi ? Et quoi encore, que j'ai joué du piano pendant douze ans et que j'ai voulu comme tout le monde quitter la campagne pour habiter la ville, que depuis je n'ai plus joué une note et que je me suis retrouvée serveuse de bar, que je me suis faite putain pour renier tout ce

qui jusque-là m'avait définie, pour prouver aux autres qu'on pouvait simultanément poursuivre des études, se vouloir écrivain, espérer un avenir et se dilapider ici et là, se sacrifier comme l'ont si bien fait les sœurs de mon école primaire pour servir leur congrégation ?

Je rêve parfois la nuit de mon école primaire, j'y retourne chaque fois pour mes examens de piano et c'est chaque fois la même chose, je ne retrouve pas mon piano et il manque une page à ma partition, j'y retourne avec la conscience de n'avoir pas joué une note depuis des années et qu'il est ridicule de se retrouver là à mon âge, comme si de rien n'était, et quelque chose me dit qu'il vaudrait mieux faire demi-tour pour éviter l'humiliation de ne plus savoir jouer devant la mère supérieure, que de toute évidence elle s'en fout que je joue ou pas car il y a longtemps qu'elle sait que je ne serai jamais pianiste, que je ne ferai jamais que pianoter, et dans cette petite école en briques rouges où chaque raclement de gorge tonne dans tous les coins, il fallait se mettre en rangs pour se déplacer d'une classe à l'autre, les plus petits devant et les plus grands derrière, il fallait que je sois la plus petite, je ne sais pas pourquoi mais tel était le mot d'ordre, être la plus petite pour prendre les devants, pour n'être pas coincée au milieu, entre les plus petits et les plus grands, et lorsque à la rentrée venait le temps pour la sœur d'établir l'ordre dans lequel nous allions défiler pendant l'année, je pliais les genoux sous ma robe pour plus de sûreté, car si j'étais petite je n'étais sans doute pas la plus petite, il fallait en mettre un peu, réduire encore ma taille pour m'assurer cette place de choix, et puis je n'aimais pas les adultes, un

seul mot d'eux suffisait pour me faire pleurer, voilà pourquoi je voulais n'avoir affaire qu'à leurs ventres, parce que les ventres ne parlent pas, ne demandent rien, surtout les ventres des sœurs, ballons tout ronds qu'on a tout de suite envie de faire rebondir d'un coup de poing. Et aujourd'hui je me suis bien sortie de ce besoin d'être petite, j'ai même porté pendant plusieurs années des souliers plate-forme pour me grandir, mais pas trop, juste assez pour regarder mes clients en face.

À bien y penser, j'ai eu trop de mères, trop de ces modèles de dévotes réduites à un nom de remplacement, et peut-être après tout qu'elles n'y croyaient pas à leur Dieu si assoiffé de noms, enfin pas jusqu'au bout, peut-être cherchaient-elles simplement un prétexte pour se détacher de leur famille, pour se dégager de l'acte qui leur a fait voir le jour comme si Dieu ne savait pas qu'elles venaient de là, d'un père et d'une mère, comme s'il ne pouvait pas voir ce qu'elles tentaient de cacher derrière leur Jeanne et leur Anne, ce nom malencontreusement choisi par les parents, j'ai eu trop de ces mères-là et pas assez de la mienne, ma mère qui ne m'appelait pas car elle avait trop à dormir, ma mère qui dans son sommeil a laissé mon père se charger de moi.

Je me souviens de la forme de son corps sous les draps et de sa tête qui ne sortait qu'à moitié comme un chat en boule sur l'oreiller, un débris de mère qui s'aplanissait lentement, il n'y avait là que ses cheveux pour indiquer sa présence, pour la différencier des draps qui la recouvraient, et cette période de cheveux a duré des années, trois ou quatre ans peut-être, enfin il me semble,

ce fut pour moi la période de la Belle au bois dormant, ma mère s'offrait là une vieille femme souterraine alors que je n'étais plus tout à fait une enfant ni encore une adolescente, alors que j'étais suspendue dans cette zone intermédiaire où les cheveux commencent à changer de couleur, où poussent sans prévenir deux ou trois poils noirs dans le duvet doré du pubis, et je savais qu'elle ne dormait pas complètement, qu'à moitié, on la voyait dans sa façon d'être raide sous les draps trop bleus, trop carrés dans sa chambre trop ensoleillée, les quatre grandes fenêtres qui entouraient son lit et qui jetaient sur sa tête des faisceaux lumineux, rectilignes, et dites-moi, comment peut-on dormir avec des rais de lumière sur la tête et à quoi sert-il d'avoir tant de soleil dans sa chambre lorsqu'on dort ? On voyait bien qu'elle ne dormait pas dans sa façon de bouger par à-coups, de gémir sans prévenir pour une raison inconnue, cachée avec elle sous les draps.

Et puis il y avait mon père qui ne dormait pas et qui croyait en Dieu, d'ailleurs il ne faisait que ça, croire en Dieu, prier Dieu, parler de Dieu, prévoir le pire pour tous et se préparer pour le Jugement dernier, dénoncer les hommes à l'heure des nouvelles pendant le souper, pendant que le tiers-monde meurt de faim disait-il chaque fois, quelle honte de vivre ici si facilement, si grasement, il y avait donc mon père que j'ai aimé et qui m'a aimée en retour, il m'a aimée pour deux, pour trois, il m'a tellement aimée que l'amour-propre aurait été de trop, ingrat devant ce jet qui me parvenait de l'extérieur, heureusement qu'il y avait Dieu et le tiers-monde pour me protéger de lui, pour canaliser ses forces ailleurs,

dans l'espace lointain du paradis, et un dimanche où nous étions à l'église, assis tous les deux sur un banc de bois alors que ma mère était alitée, lui et moi sur un banc de la première rangée à regarder la lumière du jour qui traversait les vitraux et qui obliquait sur l'autel, en faisceaux toujours aussi rectilignes, j'ai gardé l'hostie dans mes mains alors que j'aurais dû l'avalier, elle s'est retrouvée dans ma poche pour se retrouver ensuite dans ma chambre, entre les pages d'un livre que je cachais sous mon lit, et chaque soir j'ouvrais le livre pour m'assurer qu'elle était encore là, petit rond blanc et fragile que je soupçonnais de ne rien contenir du tout, pourquoi Dieu s'abaisserait-il à résider là-dedans, quel aplanissement, et le dimanche suivant, avant de partir pour la messe, je l'ai montrée à mon père pour faire de lui mon complice, regarde papa ce que j'ai fait, regarde bien ce que je n'ai pas fait, et je vous jure qu'il m'a presque frappée, c'est un sacrilège m'a-t-il dit, et ce jour-là j'ai compris que je pouvais être du côté des hommes, de ceux qu'il faut dénoncer, j'ai compris qu'il me fallait y rester.

Et puis j'ai une sœur, une grande sœur que je n'ai jamais connue car elle est morte un an avant ma naissance, elle s'appelait Cynthia et n'a jamais eu de vraie personnalité parce qu'elle est morte trop jeune, enfin c'est ce que mon père a toujours dit, qu'à huit mois on ne peut pas avoir de vraie personnalité, il faut du temps pour que se développent des particularités, une façon qu'à soi de sourire et de dire maman, il faut au moins quatre ou cinq ans pour que se fasse sentir l'influence des parents, pour crier à son tour dans la cour d'école,

crier comme eux pour avoir le dernier mot, ma sœur est morte depuis toujours mais elle flotte encore au-dessus de la table familiale, elle a grandi là sans qu'on en parle et s'est installée dans le silence de nos repas, elle est le tiers-monde de mon père, ma sœur aînée qui a pris le relais de tout ce que je ne suis pas devenue, sa mort lui a tout permis, rendant possibles tous les avènements, oui, elle aurait pu être ceci ou cela, médecin ou cantatrice, la plus belle femme du village, elle aurait pu devenir tout ce qu'on veut car elle est morte si jeune, intacte de toute marque qui l'aurait définie dans un sens ou dans l'autre, morte sans goût ni attitude, et si elle avait vécu je ne serais pas née, voilà ce qu'il m'a fallu conclure, que c'est sa mort qui m'a donné la vie, mais si par miracle nous avions toutes deux survécu au projet de mes parents de n'avoir qu'un seul enfant, il est certain que je lui aurais ressemblé, j'aurais été comme elle parce qu'elle aurait été la plus grande, parce qu'un an suffit pour établir un ordre de grandeur. Je ne parle jamais de Cynthia car il n'y a rien à en dire mais je lui ai pris son nom comme nom de putain et ce n'est pas pour rien, chaque fois qu'un client me nomme, c'est elle qu'il rappelle d'entre les mortes.

Ensuite il y a eu ma vie, celle qui n'a rien à voir avec tout ça, avec ma mère, mon père ou ma sœur, il y a eu une adolescence de copines et de musique, de peines d'amour et de coupes de cheveux dernier cri, de crises de larmes devant le résultat et de peurs d'avoir ceci trop gros, cela trop petit, d'avoir une amie plus jolie que soi, il y a eu dix ans d'agitation qui m'ont conduite au début de l'âge adulte, il y a eu la grande ville et l'université.

Pour la première fois de ma vie, je me retrouvais seule dans un appartement avec une chatte siamoise que mes parents m'avaient offerte pour que je ne souffre pas de la solitude, pour qu'on puisse s'accommoder l'une de l'autre pensaient-ils sans doute, partager le même lit et développer des habitudes, former un écosystème de caresses et de petits besoins, elle était le seul élément stable d'un univers pressant de nouveautés, sa constance ensommeillée m'a fait comprendre qu'on pouvait souffrir d'un excès de possibilités, d'un trop grand nombre de correspondances à prendre dans le métro, elle s'appelait Zazou et avait des yeux bleus qui louchaient et qui n'en paraissaient que plus bleus, bleus comme les miens, Zazou que je frappais à tout propos pour l'unique raison qu'elle se trouvait là, sur mon chemin, et mon père avait pris soin de placer un crucifix dans chaque pièce de l'appartement qu'il avait d'abord pris soin de faire bénir, c'est très important que les crucifix soient bénis disait-il, car s'ils ne le sont pas ils risquent de se vider de Dieu et de devenir des carcasses, trop de gens portent la croix sans y croire, ils portent la croix dans un but esthétique parce que aujourd'hui on ne pense qu'à l'embellissement des choses, des voitures et de la religion, et si mon père a posé des crucifix sur les murs de mon appartement, c'était surtout pour continuer à assurer une surveillance sur moi et informer les visiteurs de sa présence, rien ne sera dit que je n'entende, rien ne sera fait que je ne voie, par ce corps émacié du Christ, et moi je n'ai jamais compris qu'on puisse avoir un mort pour dieu.

Mon père n'a jamais cessé de dire son horreur de la grande ville car il y a trop à dénoncer, les putains et les

homosexuels, les gens riches et célèbres, il y a l'économie qui bat son plein et la loi du plus fort, le désastre de ce qui n'est plus discernable, la cacophonie des langues et de l'architecture, la boue du printemps et la laideur des constructions modernes, et comment est-il possible qu'une façade d'église puisse tenir lieu d'entrée d'une université s'indignait-il comme si j'avais quelque chose à voir là-dedans, une église tronquée comme les crucifix non bénis, vidée de Dieu, et comment se fait-il que les pavillons de l'université débouchent sur des peep shows, où s'en va-t-on s'il n'y a qu'un pas à faire entre l'éducation et la prostitution ? Et c'est vrai, scientifiquement démontrable, une façade d'église donne accès à un pavillon où j'avais la plupart de mes cours, une façade conservée et restaurée pour le patrimoine, parce que ça fait joli, et bien des fenêtres des salles de cours donnent sur des bars de danseuses nues, sur les néons roses de la féminité, j'ai passé des cours entiers à plonger sur la masse des travailleuses du sexe, quelle trouvaille que cette appellation, on y sent la reconnaissance des autres pour le plus vieux des métiers du monde, pour la plus vieille des fonctions sociales, j'aime l'idée qu'on puisse travailler le sexe comme on travaille une pâte, que le plaisir soit un labeur, qu'il puisse s'arracher, exiger des efforts et mériter un salaire, des restrictions et des standards. Et il n'y avait là rien qui clochait pour la masse des étudiants dans cette cohabitation avec les putains, voilà le plus frappant, on s'habitue vite aux choses lorsqu'on ne peut y échapper, lorsqu'elles débordent depuis l'autre côté de la rue pour recouvrir nos notes de cours, mais cette proximité a eu des effets sur moi, elle m'a fait basculer de l'autre côté de la rue, dites-moi comment

une théorie aurait pu tenir devant tant de plaisirs ? De toute façon, personne ne me connaissait et le printemps allait bon train, il est toujours impérieux d'agir au printemps, de se mettre la corde au cou, l'occasion se présentait donc de me dévêtir de ma campagne et j'en étais ravie.

Il a été facile de me prostituer car j'ai toujours su que j'appartenais à d'autres, à une communauté qui se chargerait de me trouver un nom, de réguler les entrées et les sorties, de me donner un maître qui me dirait ce que je devais faire et comment, ce que je devais dire et taire, j'ai toujours su être la plus petite, la plus bandante, et à ce moment, je travaillais déjà dans un bar comme serveuse, il y avait déjà les putains d'un côté et les clients de l'autre, des clients qui m'offraient un peu plus de pourboire qu'il ne m'en fallait et qui m'obligeaient à leur accorder un peu plus d'attention qu'il ne leur en fallait, une ambiguïté s'est installée tout doucement, naturellement, ils ont joué de moi et moi d'eux plusieurs mois avant de me résoudre à aller vers ce à quoi je me sentais si fort poussée, et lorsque j'y repense aujourd'hui, il me semble que je n'avais pas le choix, qu'on m'avait déjà consacrée putain, que j'étais déjà putain avant de l'être, il m'a suffi de feuilleter le quotidien anglophone la Gazette pour trouver la page des agences d'escortes, il m'a suffi de prendre le téléphone et de composer un numéro, celui de la plus importante agence de Montréal, et selon ce que disait l'annonce l'agence n'engageait que les meilleures escortes et n'admettait que la meilleure clientèle, c'est dire que se retrouvaient là les plus jeunes femmes et les hommes

les plus riches, la richesse des hommes est toujours allée de pair avec la jeunesse des femmes, c'est bien connu, et comme j'étais très jeune je fus admise avec empressement, on est venu me cueillir chez moi pour me déposer aussitôt dans une chambre où j'ai reçu cinq ou six clients de suite, les débutantes sont toujours très populaires m'ont-ils expliqué, elles n'ont même pas besoin d'être jolies, il m'a suffi d'une seule journée dans cette chambre pour avoir l'impression d'avoir fait ça toute ma vie. J'ai vieilli d'un seul coup mais j'ai aussi gagné beaucoup d'argent, je me suis fait des amies avec lesquelles la complicité était possible et même redoutable car elle trouvait sa source dans une haine commune, la haine des clients, mais dès que nous sortions du cadre de la prostitution, nous redevenions des femmes normales, sociales, des ennemies.

Et je me suis mise à vieillir à toute allure, il me fallait faire quelque chose pour ne pas rester ainsi agenouillée dans la succession des clients, dans cette chambre où je passais tout mon temps, et puis j'étais en analyse avec un homme qui ne parlait pas, quelle idée d'ailleurs d'avoir voulu m'étendre là, sur un divan alors que toute la journée il me fallait m'allonger dans un lit avec des hommes qui devaient avoir son âge, des hommes qui auraient pu être mon père, et comme cette analyse ne menait nulle part, comme je n'arrivais pas à parler, muselée par le silence de l'homme et par la crainte de ne pas bien dire ce que j'avais à dire, j'ai voulu en finir avec lui et écrire ce que j'avais tu si fort, dire enfin ce qui se cachait derrière l'exigence de séduire qui ne voulait pas me lâcher et qui m'a jetée dans l'excès de la

prostitution, exigence d'être ce qui est attendu par l'autre, et si le besoin de plaire l'emporte toujours lorsque j'écris, c'est qu'il faut bien revêtir de mots ce qui se tient là-derrrière et que quelques mots suffisent pour être lus par les autres, pour n'être pas les bons mots. Ce dont je devais venir à bout n'a fait que prendre plus de force à mesure que j'écrivais, ce qui devait se dénouer s'est resserré toujours plus jusqu'à ce que le nœud prenne toute la place, nœud duquel a émergé la matière première de mon écriture, inépuisable et aliénée, ma lutte pour survivre entre une mère qui dort et un père qui attend la fin du monde.

Voilà pourquoi ce livre est tout entier construit par associations, d'où le ressassement et l'absence de progression, d'où sa dimension scandaleusement intime. Les mots n'ont que l'espace de ma tête pour défiler et ils sont peu nombreux, que mon père, ma mère et le fantôme de ma sœur, que la multitude de mes clients qu'il me faut réduire à une seule queue pour ne pas m'y perdre. Mais s'il fait appel à ce qu'il y a en moi de plus intime, il y a aussi de l'universel, quelque chose d'archaïque et d'envahissant, ne sommes-nous pas tous piégés par deux ou trois figures, deux ou trois tyrannies se combinant, se répétant et surgissant partout, là où elles n'ont rien à faire, là où on n'en veut pas ?

On dit souvent que ma hantise des femmes est vexante, que c'est toujours la même rengaine, pourquoi ne pas leur sourire gentiment et les applaudir lorsqu'elles parviennent à faire bander des masses, ne suis-je pas une femme moi-même, une putain de surcroît, ne puis-je pas

PUTAIN

leur donner une chance ? C'est vrai, je suis la preuve que la misogynie n'est pas qu'une affaire d'hommes, et si je les appelle larves, schtroumpfettes, putains, c'est surtout qu'elles me font peur, parce qu'elles ne veulent pas de mon sexe et qu'il n'y a rien d'autre que je puisse leur offrir, parce qu'elles ne viennent jamais sans la menace de me renvoyer à ma place, dans les rangs, là où je ne veux pas être. Et si je n'aime pas ce que les femmes écrivent, c'est que les lire me donne l'impression de m'entendre parler, parce qu'elles n'arrivent pas à me distraire de moi-même, peut-être suis-je trop près d'elles pour leur reconnaître quelque chose qui leur soit propre et qui ne soit pas immédiatement détestable, qui ne me soit pas d'emblée attribuable. Et puis je les envie de pouvoir se dire écrivains, j'aimerais les penser toutes pareilles, les penser comme je me pense, en schtroumpfette, en putain.

Mais ne vous en faites pas pour moi, j'écrirai jusqu'à grandir enfin, jusqu'à rejoindre celles que je n'ose pas lire.

Oui, la vie m'a traversée, je n'ai pas rêvé, ces hommes, des milliers, dans mon lit, dans ma bouche, je n'ai rien inventé de leur sperme sur moi, sur ma figure, dans mes yeux, j'ai tout vu et ça continue encore, tous les jours ou presque, des bouts d'homme, leur queue seulement, des bouts de queue qui s'émeuvent pour je ne sais quoi car ce n'est pas de moi qu'ils bandent, ça n'a jamais été de moi, c'est de ma putasserie, du fait que je suis là pour ça, les sucer, les sucer encore, ces queues qui s'enfilent les unes aux autres comme si j'allais les vider sans retour, faire sortir d'elles une fois pour toutes ce qu'elles ont à dire, et puis de toute façon je ne suis pour rien dans ces épanchements, ça pourrait être une autre, même pas une putain mais une poupée d'air, une parcelle d'image cristallisée, le point de fuite d'une bouche qui s'ouvre sur eux tandis qu'ils jouissent de l'idée qu'ils se font de ce qui fait jouir, tandis qu'ils s'affolent dans les draps en faisant apparaître çà et là un visage grimaçant, des mamelons durcis, une fente trempée et agitée de spasmes, tandis qu'ils tentent de croire que ces bouts de femme leur sont destinées et qu'ils sont les seuls à savoir les faire parler, les seuls à pouvoir les faire plier sous le désir qu'ils ont de les voir plier.

Et ce n'est pas ma vie qui m'anime, c'est celle des autres, toujours, chaque fois que mon corps se met en mouvement, un autre l'a ordonné, l'a secoué, un autre a exigé de moi de prendre le pli, agenouillé en petit chien ou béant sur le dos, mon corps réduit à un lieu de résonance, et les sons qui sortent de ma bouche ne sont pas les miens, je le sais car ils répondent à une attente, au souhait de ma voix qui bande, de ma fente rendue audible pour que des queues s'y abîment, pour qu'elles se perdent dans mes gémissements de chienne lâchés exprès dans le creux d'une oreille, et j'ai parfois du plaisir, je ne peux pas dire le contraire, j'en ai toujours lorsque ma voix parvient à me convaincre, lorsque dans mes cris percent ça et là du naturel, du spontané, un chant qui croise quelque chose comme un coup bien placé, une pensée au bon moment, l'impression d'être là pour de vrai, pour de bon, pour mes pères, mes professeurs, mes incarnations du savoir-pourquoi-faire-vivre, d'être là pour la jouissance de mes prophètes qui traverse mon corps de putain et qui me rend la mienne.

Et je ne saurais pas dire ce qu'ils voient lorsqu'ils me voient, ces hommes, je le cherche dans le miroir tous les jours sans le trouver, et ce qu'ils voient n'est pas moi, ce ne peut pas être moi, ce ne peut être qu'une autre, une vague forme changeante qui prend la couleur des murs, et je ne sais pas davantage si je suis belle ni à quel degré, si je suis encore jeune ou déjà trop vieille, on me voit sans doute comme on voit une femme, au sens fort, avec des seins pré-

sents, des courbes et un talent pour baisser les yeux, mais une femme n'est jamais une femme que comparée à une autre, une femme parmi d'autres, c'est donc toute une armée de femmes qu'ils baisent lorsqu'ils me baisent, c'est dans cet étalage de femmes que je me perds, que je trouve ma place de femme perdue.

Et pendant ce temps de me donner à qui veut payer, je m'occupe à ce qui me rend femme, à cette féminité qui fait ma renommée, d'ailleurs je ne fais que ça, dans ce domaine je peux affirmer que je réussis, et ça ne résulte pas tant d'une pratique ni d'une technique mais d'une souplesse infinie que j'ai et qui m'avale lorsqu'elle n'est pas supportée par les coups ou les caresses, oui, je dis que la féminité est une souplesse qui n'en finit plus et qui s'épuise à force de ne pas se soutenir elle-même, et si toujours je m'effondre, partout, dans les situations les plus diverses, dans l'appréhension, la joie, l'ennui, c'est que même assise ou couchée jamais je ne pourrai l'être assez pour toucher le fond de ma chute, il faudrait que je tombe en bas de ma chaise, en bas de mon lit, il faudrait que s'ouvre le sol pour que je puisse dévaler infiniment vers les profondeurs de la terre, encore plus loin, descendre ainsi en laissant derrière moi mes bras, mes jambes, ma tête, toutes ces parties dont l'enchevêtrement me noue comme femme, et ne subsisterait à la fin qu'un cœur de princesse libéré de ses langes, petit bout de royaume poursuivant sa trajectoire dans l'espoir de déboucher sur un ciel ignoré des hommes. Oui, j'imagine déjà ce cœur qui palpite

sur lui-même, pour lui-même, sans rien à faire tenir, cœur inutile mais plein.

Et il suffit de quelques jours pour créer une habitude, quelques mois à putasser ici et là avec monsieur tout le monde dans un meublé sur Doctor Penfield où je me rends chaque matin ou presque, de deux ou trois clients pour comprendre que voilà, c'est fini, que la vie ne sera plus jamais ce qu'elle était, il a suffi d'une seule fois pour me trouver prise dans la répétition d'une queue dressée sur laquelle je bute encore, ici dans cette chambre, le petit soldat mécanique qui n'a pas la notion des murs, qui continue sa marche vers la mort même tombé sur le côté, les pieds dans le vide, mais quelle ténacité, et quelle conviction, et là toujours je poursuis ma jacasserie, dans ma tête, dans les larmes sans tristesse qui glissent sur les queues qui fouillent ma gorge, dans l'attente de l'orgasme et même après, dans l'âpreté du sperme que je n'ai pas su ne pas prendre dans ma bouche, il faut bien que je fasse mon travail, d'ailleurs le plus souvent rien n'annonce la décharge, ils font le mort, ils font comme s'ils n'attendaient plus rien, comme s'ils y renonçaient pour un plaisir plus durable, et ça arrive toujours dans ces moments morts, lorsqu'ils sont morts, sans bruit ni secousse, à ma grande joie tout de même car c'est fini, ça marque la fin de tout, la gymnastique, la feinte, les larmes, la souplesse, et quelquefois je dois le faire une deuxième fois, de préférence une sodomie, alors on me caresse pour me préparer, du bout des doigts ou avec la langue, et je ne peux que céder car ni la perspective de la douleur ni celle du dégoût ne saurait

PUTAIN

celle qui se donne, il faudrait que les rôles soient changés le temps qu'il referme ses livres et qu'il devienne un homme dans mes bras, mais ça n'arrivera pas, une dernière fois, ça ne peut pas arriver car ces choses-là ne se produisent jamais lorsqu'on est moi, lorsqu'on interpelle la vie du côté de la mort.

